
L'HEURE DE TROP

Alexia Falisse

**COUP DE COEUR
UPJB**



L'HEURE DE TROP

Alexia Falisse

Lisa s'assied prudemment, dans son dos des cris, les claquements secs des skateboards, les frottements du bois contre l'asphalte. Les maisons forment un carré net et oblique autour des terrasses horizontales de la place. Elle glisse sa main sous le banc, elle est nerveuse, elle ne sait pas sur quoi elle va tomber. Elle se répète les mots dactylographiés glissés dans sa boîte aux lettres trois jours plus tôt, « Un paquet t'attendra à 12h le 30/10 sous le 1e banc côté nord, terrasse centrale, pl. Morichar ». Elle avait listé toutes les hypothèses possibles, une lettre d'amour - qui? - de vengeance - pourquoi? - d'avertissement - contre quoi? Elle regarde l'heure sur son vieux téléphone, 12h00.

Elle observe les alentours, la personne qui a déposé le paquet doit être partie depuis longtemps, tout a dû être calculé. Elle n'a pas osé venir plus tôt malgré sa curiosité, elle craignait trop d'avoir à confronter, à s'exposer. Lisa sait être un élément perturbateur, elle peut bloquer de son



corps, crier de sa rage, menacer de son poing. Mais on ne l'a jamais vue prendre la mouche ou moucher ses larmes, ses yeux semblent asséchés, certains disent d'avoir trop pleuré mais on ne sait pas grand-chose de Lisa, qui fait battre son cœur plus vite et qui peut le briser, son cœur de pierre d'artichaut.

Issa est hors d'haleine quand il débouche sur la place, il est déjà presque 11h30, il s'est perdu dans ces rues qu'il ne connaît pas. Personne ne l'attend, à ce rendez-vous, mais l'enjeu est important. On lui a promis une solution, il ne sait pas laquelle, il se refuse d'espérer sans pouvoir s'en empêcher. De toute façon il a été si souvent déçu, il consomme l'espoir comme une pilule d'extase, un shot de plaisir éphémère. Il lit encore une fois les instructions sur son téléphone, un numéro inconnu, il hésite, appréhende la place en paliers, son œil s'accroche un instant sur des patins blancs qui ondulent. Il descend une volée d'escaliers tourne à droite longe les bancs en enfilade et s'arrête au dernier. Il se penche, fouille sans se soucier d'être vu. Il y a une enveloppe vierge un peu épaisse, il la prend, pressé, et l'ouvre.



Lisa glisse sa main sous le banc. L'instant ralentit, comme un chat qui s'étire. Elle attrape une enveloppe en kraft renforcée, pas de nom. Regard furtif, elle se sent coupable, bêtement, comme toujours, elle l'enfourne dans son sac à dos. Il y a 25 minutes de vélo jusqu'à chez elle, son guidon a pris le contrôle esquivant les voitures les piétons les rails de tram. Lisa, elle, à la tête dans son sac. Il y fait noir, un peu étouffant. Une fois chez elle, elle y plonge la main, saisit l'enveloppe, arrache le papier, respire enfin. Cuir bleu marine, lion, licorne, lettres dorées 'British passport'. Mouvement de sourcil perplexe. Sur la photo, un homme jeune aux yeux verts presque transparents qui invitent à lui parler. Iyad M. Saleh.

Issa contemple l'objet sorti de l'enveloppe sans le comprendre, il voit bien sûr que c'est un bracelet mais ne parvient pas à en faire sens. Il sent d'un coup monter la fatigue, l'angoisse dans sa poitrine le ramène à ce matin, dans son sac de couchage, les yeux grands ouverts dans la puanteur du dortoir. Quelque chose en lui refuse de le laisser dormir, une veille permanente synchronisée à celle des autres exilés qui vivent dans ce bâtiment occupé, ceux qu'il entend gémir et se battre dans les entrailles de



la nuit. Cette nuit-ci était particulièrement interminable, avec le changement d'heure. Quand il était arrivé il y a trois ans, à la fin de l'hiver, il avait trouvé ça fascinant d'observer ce bond collectif et ordonné dans le temps. Percevoir l'arbitraire du découpage horaire l'avait allégé. Si l'on pouvait collectivement se mettre d'accord pour oublier une heure, il pourrait lui aussi effacer le temps du transit, créer son trou noir temporel et y jeter ces heures de trop. Mais cette fois, il avait vécu cette convention sociale comme un affront, on lui imposait une heure de plus à attendre, lui qui passait son temps à ça. Attendre qu'un autre jour se lève enfin, qu'il soit l'heure où être dans la rue est moins suspect, l'heure où ouvre le centre de jour. Attendre pour recevoir à manger, se doucher, voir un médecin, un avocat. Attendre, même en vain, des papiers, un logement, un regard qui ne glisse pas sur le sien. Il empoche le bracelet et lance son corps sur une trajectoire indéterminée, il n'y a plus rien qui l'attende, lui, aujourd'hui.

Le sourcil droit de Lisa est toujours levé quand elle ouvre son ordinateur. Recherche Google infructueuse, enfin trop fructueuse, elle s'y perd il y en a des centaines des Iyad



Saleh, de toute façon elle n'a pas le temps, elle a rendez-vous à 13h. Coup d'œil en bas de l'écran à droite. 11h53. Nouveau soulèvement de sourcil avant le dé clic, on est passé à l'heure d'hiver. Il y a soudain une heure de trop dans la journée minutée de Lisa où chaque heure doit être dédiée à quelque chose de précis. Parfois bien sûr ça déborde, les extrémités se superposent, elle doit faire deux choses à la fois, annuler, déplacer. Mais jamais d'instant flou, comme cette apesanteur désagréable qui la saisit là. Autopilote jusqu'à la cuisine, ouverture automatique des portes de placards de frigo. Fermeture très contrôlée. Pas de chassé de pensées non désirées jusqu'au fauteuil, elle attrape le livre qui y traîne, l'ouvre à la dernière page cornée. Vision de plus en plus floue, un fluide triste et salé. Sa mâchoire, ses poings se serrent mais on n'arrête pas l'eau qui monte. Lisa ne pense à rien, elle ne sent que la douleur de l'abandon, la colère des silences qui ont suivi, la corrosion de la solitude depuis. Se rouler en boule, compacte sur le sol dur, lutter contre sa dissolution. Elle finit par se rassembler avec une pointe de gêne coupable. C'était juste une heure de trop. L'écran de son téléphone dit 13h55, il faut qu'elle change l'heure, il faut qu'elle parte, elle est en retard.



Issa attend à la caisse du supermarché. L'écran plus loin devant dit "23,45€" et "02/11" et "15h06". Il caresse le bracelet au fond de sa poche, lisse, solide, ovale, il y a comme un petit bouton qui l'ouvre dans un sursaut. Devant lui sa canette et un sandwich s'éloignent sur le tapis roulant, derrière lui une jeune fille aux sourcils froncés qui tapote sur son téléphone. Elle lève un instant la tête, ses yeux tristes bleus-eaux-portuaires n'ont pas l'air de voir, de le voir, ils retournent à son écran minuscule. C'est au tour d'Issa. La caissière lui demande d'ouvrir son sac, amorce un sourire gêné en réponse à son air las, c'est la procédure vous comprenez. Le sac est vide mais Issa se sent coupable juste d'être là. Coupable d'être parti, d'avoir laissé derrière. Il paye sans se retourner, il sent dans son dos les yeux de la fille, devine plus que n'entend sa protestation étouffée.

Lisa regarde l'homme s'éloigner, elle rage intérieurement de sa stupide peur de confronter. Depuis que ce passeport lui est tombé dans les mains, les heures n'ont plus ni méthode ni intention. Elle mène l'enquête sans succès, l'idée qu'on a voulu l'investir d'une mission lui revient sans



cesse, elle se sent ridicule, prend quand même tout ça très au sérieux. Son téléphone vibre, réponse négative de son ami Paul qui travaille à l'Office des étrangers, aucun Iyad M. Saleh dans les demandes d'asile en cours ou rejetées dans les trois dernières années. L'hypothèse d'un faux passeport se renforce, l'enquête se complique.

Le temps semble étrangement plein à Issa depuis qu'il a le bracelet en poche. Bien sûr ceux qui l'y ont amené ne répondent plus. Il sent qu'il s'est fait avoir, le bracelet n'a rien de particulier si ce n'est des initiales gravées L.S. Pourtant ça avait l'air sérieux, il avait eu le numéro par un ami qui avait réussi à passer en Angleterre. Il sait qu'il devrait être en colère, qu'il a payé beaucoup d'argent à ce type, qu'il est de nouveau dans une impasse. Mais il se sent étrangement joyeux, emmené comme un enfant dans un jeu, curieux et impatient de résoudre ce mystère. Pour une fois, il ne doit pas attendre qu'on débloque pour lui la situation. Il rit de sa légèreté en poussant la porte d'un bijoutier.



Lisa est dans son studio à court d'idées, elle ne peut rien faire d'autre qu'attendre qu'on glisse un nouveau mot dans sa boîte aux lettres. Elle grignote nerveusement, se lève en pleine phrase d'un livre passionnant, ne sait plus quoi faire de toutes ces heures de trop. Elle retrouve cette tension familière, celle de sentir l'espace entre ses côtes rétrécir alors que l'attente s'étire, sans prise, dans l'angoisse de voir arriver un signe. Alors elle se jette à l'aveugle dans l'action, il y a tant de choses à faire, les nouvelles déclarations du gouvernement sont un scandale on ne peut pas laisser passer ça. 16h43, elle part retrouver avec soulagement ses camarades de lutte pour la réunion de cet après-midi.

Issa jubile de l'information qu'il détient, elle a les mêmes bords lisses que le bracelet, la même masse bien équilibrée. Le bracelet est en or, la bijoutière l'a tout de suite reconnu, c'est une joaillerie bruxelloise réputée qui les fabrique depuis des décennies. Elle lui a dit peut-être, avec les initiales, ils tiennent des registres de leurs clients, mais vous savez ce sont des gens discrets. Le monsieur de la joaillerie réputée est très raide dans son costume bleu, il n'est effectivement pas très enclin à,



vous comprenez la discrétion fait notre réputation. Mais l'errance a fait d'Issa un caméléon des circonstances, il joue le type trop droit, comme la colonne du monsieur, c'est un devoir moral pour lui de rendre ce bracelet, il doit avoir une grande valeur sentimentale. Vous comprenez. Les sourcils du monsieur forment un accent circonflexe, il comprend, oui, les sentiments, la morale c'est important pour notre entreprise familiale. Il dit L.S. a été gravé en deux temps, L. il y a quinze ans, S. trois. Il se souvient de Mademoiselle L. et de sa grand-mère fière de lui offrir le bracelet, de Mademoiselle S. qui l'accompagnait quelques années plus tard quand elles ont fait ajouter son initiale, mais vraiment il ne peut pas en dire plus, bonne journée monsieur prenez quand même ma carte de visite.

Assis contre le mur, Issa tente de rassembler ses pensées parmi les cris qui ricochent dans la cage d'escalier classée du squat. Il sent l'arrière de son crâne battre, farfouille dans sa poche arrière, en ressort du paracétamol et la carte de visite. Il lève les yeux au ciel devant le design démodé, puis les ramène brusquement sur un nom écrit en vitesse au stylo, au dos de la carte.



Il prend soudain conscience du monde autour de lui, c'est l'heure de l'assemblée générale avec les occupants du bâtiment. Quelques volontaires sont là pour les informer des négociations avec le propriétaire, ça ne l'intéresse pas trop de toute façon il improvisera s'ils se font expulser, comme chaque fois. Il reste là puisqu'il y est, lassé d'avance des traductions en cinq langues, du ton qui va inévitablement finir par monter. Il caresse le bracelet, jette un œil distrait à la rangée de volontaires qui se présentent, Martin, Sacha, Els, Lisa.

Lisa. Les mots au stylo sur la carte de visite sont toujours sur les genoux d'Issa. Lisa Goossens. Face à lui il y a des yeux bleus-eaux-portuaires qu'il reconnaît, qui fixent sa main. Les yeux le voient, se plongent sans glisser dans ses yeux à lui. Ils sont noirs, opaques, renfrognés. Les yeux de mer débordent et contemplent le bracelet sans comprendre, ils reconnaissent l'objet mais que fait-il dans la main de cet homme. La mer se déchaîne et l'obscurité face à elle s'illumine. Lisa sent l'heure de trop l'inonder. Il doit y avoir eu une faille temporelle, se dit-elle. Un hiatus, trois ans peut-être, duquel sortent tout droit cet homme et le bracelet qu'il tient. Issa comprend qu'il y a



quelque chose de trop dans cette histoire. Ou quelqu'un de trop peut-être, entre Lisa et lui, quelqu'un de perdu dans l'heure de trop.

* *
*
*
*



J'aime les mots qui sonnent, les phrases qui glissent, jouer avec la langue. Mon écriture est une traduction non littérale de ce qui me traverse et me touche dans le quotidien, dans mes activités militantes surtout. Merci à Irène Kaufer pour l'inspiration, et toutes les organisations derrière ce concours de m'avoir donné l'occasion d'extraire ce qui bouillonne en moi et, pour la première fois, d'en partager le résultat.

Alexia Falisse

Nouvelle lauréate du concours de nouvelles organisé en femmage à Irène Kaufer, écrivaine et militante féministe belge (1950-2022), dans le cadre de l'édition 2023 du festival Féministe Toi-Même !

Un festival organisé par le Centre Librex, Corps écrits, la Maison du Livre, PointCulture et la Tour à Plomb avec axelle magazine, AWSA, le Cercle Féministe de l'ULB, Elles Tournent Dames Draaien, Eyad, Fem&Law, Garance, Habitat & Rénovation, Interpôle, l'Architecture qui dégenre, Le Monde selon les Femmes, les Cahiers du GRIP, Librairie Tultu, Plan Sacha, Présence et Action Culturelles, Pierre Papier Ciseaux, Rédaction Claire, les Sous-Entendu·es & le CabLab

Avec le soutien de la cellule Equals.be de la Région de Bruxelles-Capitale, de l'échevinat de l'Egalité des chances de la Ville de Bruxelles et de Faouzia Hariche, échevine de l'Instruction publique, de la Jeunesse et des Ressources humaines de la Ville de Bruxelles



magazine
axelle
média féministe belge

corps écrits
Genres
Familles
Sexualités



@ pointculture



equal.brussels
égalité des chances

